



le culte.

étrangement



ÉQUIPE.

Coordonnatrice : Myriam Lalumière

Rédacteur en chef et responsable de la publicité : Étienne Gagnon Lalonde

Administration, finances et révision : Marie-Hélène Forest

Responsable photographie et multimédia : Dominique Caron

Directrice artistique : Geneviève Pilon

Assistante directrice artistique : Marie-Philippe Lemarbre

Campagnes de financement : Maria Gracia-Turgeon, Marie-Philippe Lemarbre

Responsable des lancements : Charlotte DuBerger Sani

Responsable des communications 2.0 : Marie-Pier Hamelin

Photographie : Dominique Caron

Rédacteurs : Sophie Bernier-Blanchette, Marc-André Daigneault, Daphnée Côté-Hallé, Étienne Gagnon Lalonde, Vanessa Hébert

Correcteurs : Alexandra De Sève, Marie-Hélène Forest, Sara-Maude Melançon, Sophie Turenne

REMERCIEMENTS.

À Amélie Rouillard et à tous nos lecteurs de ces deux dernières années! Le Culte changera désormais de chapeau pour laisser la place à d'autres talentueux jeunes uqamiens passionnés!



UQÀM Service de soutien aux activités étudiantes
Services à la vie étudiante
Université du Québec à Montréal

Votre avenir en communication

**Trois nouvelles concentrations offertes
à compter de l'automne 2012**

- ↪ Médias socionumériques
- ↪ Études médiatiques
- ↪ Communication internationale et interculturelle

**Uniques au Québec, ces concentrations
novatrices s'ajoutent à celles déjà existantes :**

- ↪ Cinéma et images en mouvement
- ↪ Recherche-crédation en média expérimental
- ↪ Recherche générale



UQAM

www.education.uqam.ca

MOT DE L'ÉQUIPE.

Il fallait voir le gars l'autre jour à la manifestation qui piochait sur les anneaux de son cartable pour taper un rythme. Tout fier avec son petit carré rouge, il regardait la foule passer sous le viaduc Sherbrooke. Je l'observais d'en bas, accompagner le brouhaha de la foule avec sa bonne humeur. Je l'observais et je me disais :

Merde, c'est beau la créativité.

On voit des gens créer à partir de presque rien. L'art n'a pas besoin de grand-chose, il est plutôt modeste. Plantez-vous au milieu d'une place et partez-vous une symphonie de chants de gorge inuit. On débattrà de la portée artistique de votre geste, un peu comme on peut le faire avec un manifestant qui bâche sur son cartable, mais l'idée reste assez noble.

L'idée est toute simple : faire de belles choses avec presque rien.

Car au fond, c'est ça la créativité. S'il y a du mérite à prendre du beau pour faire encore mieux, partir d'un tas de merde pour en tirer quelque chose de bien, ça c'est quelque chose. Et je ne vous dis pas de vous partir un collectif de recyclage artistique, ou encore d'enregistrer un album live de sons de cartable par temps de manif. Seulement de saisir qu'avoir du génie, c'est d'abord de créer avec ce que vous n'avez pas plutôt qu'avec ce que vous avez déjà. Mais revenons au tas de merde...

Pour cette dernière édition, le Culte brasse vos fonds de poubelles et laisse les odeurs remonter vous chatouiller les poils de nez. On vous offre une bonne bouffée de gore à la Senécal, les effluves subtils des préjugés entourant l'art contemporain, quelques vapeurs de tout nu et un aperçu d'Alex, un garçon bien sympathique.

Comme le beau se trouve à des places parfois assez inusitées, continuez à vous tordre les neurones, et tant pis si vous en tirez parfois du jus de poubelles. Ça en vaut la peine.

Car la créativité, ça part d'un petit effort... et d'un peu d'imagination.

QUAND ON EST
DANS LA MERDE
JUSQU'AU COU,
IL NE RESTE PLUS
QU'À CHANTER

SAMUEL BECKETT

ORANGE MÉCANIQUE : UN FILM DOMINANT.	8
PAR SOPHIE BERNIER-BLANCHETTE	
TOUT NU.	10
PAR MARC-ANDRÉ DAIGNEAULT	
DOSSIER.	13
LES AMIS DU CULTE.	17
ÉTIENNE GAGNON LALONDE	
LE GRAND MANITOU.	18
PAR DAPHNÉE CÔTÉ-HALLÉ	
EFFRONTERIES DU DIMANCHE.	20
PAR VANESSA HÉBERT	
CE QUE VOUS LISEZ.	22
PAR ÉTIENNE GAGNON LALONDE	
LE MOT DE LA FIN.	25
PAR ÉTIENNE GAGNON LALONDE	

ORANGE MÉCANIQUE : UN FILM DOMINANT

PAR SOPHIE BERNIER-BLANCHETTE

Ce qu'on a de la difficulté à accepter, c'est souvent ce que l'on n'est pas habitué de voir, d'entendre, d'expérimenter. On a tendance à repousser la marginalité et c'est souvent ce qui arrive aux œuvres artistiques considérées trop avant-gardistes ou expérimentales. Le cinéma est souvent victime de cette appréhension et les réalisateurs visionnaires ont parfois bien de la difficulté à faire valoir leurs idées jugées trop intenses par les conformistes de ce monde.

Stanley Kubrick, réalisateur et scénariste autodidacte bien souvent victime de censure, faisait partie de ceux qui ont reçu les foudres des critiques. Les dernières décennies du 20^e siècle lui ont permis d'imposer son style perfectionniste aux cinéphiles qui furent vite impressionnés par les thèmes très recherchés qu'il abordait.

L'un des films qui l'a fait connaître à un plus grand public est sans aucun doute *Orange Mécanique*, sorti en 1971. Ce film, qui met en scène Alexandre Delarge, un jeune délinquant adepte d'ultraviolence, reflète parfaitement le goût de Kubrick pour le scandale et la critique sociale. À sa sortie, le film fut très mal reçu par le public et les médias, entre autres à cause du personnage principal qui terrorise une ville sans aucun remords et du message social très critique que Kubrick envoie. Le réalisateur n'a pas peur de se diriger vers des pistes rarement explorées et, pour *Orange Mécanique*, il aborde plusieurs thèmes forts donnant libre cours à l'interprétation du spectateur. Certes, la violence fait partie intégrante de l'histoire, mais Stanley Kubrick exploite aussi tout en finesse le thème de la domination, principalement à travers le langage et les personnages.

Ce qui nous surprend le plus dès la première minute du film, c'est cette voix qui s'adresse à nous avec ce ton calme et détaché, si caractéristique du person-

nage d'Alex Delarge. La narration n'est pas qu'une simple décoration. Elle a une utilité bien particulière qui fonctionne à merveille. Le narrateur impose un contrôle subtil sur l'auditeur en s'adressant directement à lui, en l'invitant fortement à le suivre dans son histoire. Alex choisit ainsi d'en raconter sa propre version.

Le protagoniste semble amical, puisqu'à tout moment, il ponctue son discours d'une apostrophe directe à son destinataire. Il nous appelle « mes frères » sans retenue, comme pour nous traiter d'égal à égal. Cette fausse fraternité influence l'auditeur qui se range du côté d'Alex et entre dans son jeu sans poser de questions. Le fait d'avoir un personnage principal antihéros comme narrateur du film entraîne une focalisation sur celui-ci. L'auditeur n'aura d'yeux que pour l'histoire sordide du protagoniste, celui-ci ayant beaucoup d'influence sur l'attention du public.

Ensuite, tout comme dans le roman qui a inspiré Kubrick pour le film, les personnages des droogs (Alex et ses trois acolytes) utilisent un langage inventé qui leur est propre. Il s'agit de la langue Nadsat, une sorte d'anglo-franco-russe élaboré par Burgess, l'auteur du roman *L'Orange Mécanique*. Le fait d'allier le russe à la langue première des personnages donne plus d'ampleur à leur dialecte, si on pense à l'influence du pouvoir des Russes,

LOCKWOOD

ORANGE

surtout en période de Guerre Froide où le film est sorti. C'est donc une façon pour les jeunes hommes de prouver leur supériorité.

Leur langue est imagée et paraît naïve (goliwog : tête, tolchoquer : tabasser, devotchka : fille). Cela crée un contraste important avec leurs faits et gestes. Ils ont l'air de tout prendre à la légère, malgré la violence qu'ils infligent. De plus, les droogs gardent la tête froide devant leurs crimes, ce qui les rend beaucoup plus imposants, donc dominants puisqu'ils sont au-dessus de tout. Cet argot unique leur permet de se créer un monde et ainsi d'affirmer leur différence. Cette extrême marginalité effraie la société qui n'ose plus les ramener à l'ordre. Les jeunes possèdent donc un pouvoir qui semble sans limite.

La musique prend une place tellement importante dans le film qu'elle devient elle-même une forme de langage. La trame sonore a été choisie avec soin par le réalisateur. En effet, Kubrick utilise presque exclusivement du classique dans les moments clés de son film. Ce type de musique produit un décalage intense entre les images, les actions et l'ambiance créée. Le spectateur est dérangé par le contraste, mais, grâce à la musique, les actions violentes lui paraissent moins scandaleuses. Le tout est donc dédramatisé. De plus, le terme classique désigne la norme, soit tout ce qui est conforme aux règles établies ou aux traditions. Le fait de marier

la musique classique à des scènes d'ultraviolence est une attaque au conformisme et un refus de s'adapter à ce que la société impose.

Alex vénère la musique classique et principalement celle de Beethoven. Cette passion lui confère une sorte de supériorité, puisque dans la croyance populaire, la musique classique est difficilement accessible vu la finesse de ses arrangements. Elle n'est donc appréciée que par les intellectuels ou les gens de la haute société. Ainsi, la musique classique possède une puissance mythique, ce qui fait qu'Alex paraît très éduqué. Son niveau supérieur d'intelligence lui donnerait indirectement des droits acquis. Ses crimes semblent donc excusables pour le spectateur qui se sent dominé par Alex et sa présumée supériorité intellectuelle.

Écouter Orange Mécanique tout en ayant en tête cet aspect de la domination peut permettre de comprendre une partie du message transmis par Kubrick. Il est fascinant de découvrir à quel point, même aujourd'hui, ce film est un reflet pas si exagéré de la société. La critique sociale d'Orange Mécanique traverse les décennies en restant toujours d'actualité, ce qui prouve que c'est un film culte qui est là pour rester. Sa symbolique est universelle. Que vous aimiez ou pas l'œuvre de Stanley Kubrick, il est évident que les thèmes qu'il aborde et la façon dont il les met en scène resteront toujours une référence, et ce, pour bien des années encore.

TOUT NU.

PAR MARC-ANDRÉ DAIGNEAULT

Le « nu » dans le monde artistique est assez schizophrène. Il est utilisé pour justifier une chose et son contraire. Pensons aux Grecs et aux Romains qui représentaient la beauté physique des corps, l'esthétisme de l'homme et de la femme au naturel; aux artistes presque tous religieux du Moyen Âge qui n'utilisaient le nu (très rarement) que pour représenter le péché et l'imperfection de l'homme; ou encore aux années 70 qui virent le corps de la femme devenir un symbole de libération et d'indépendance.

C'est maintenant que ça se gâche. Alors qu'on tente de nous parler de recherche artistique, le nu est réduit à un moyen parmi d'autres de faire plus d'argent. On lance souvent, à qui veut bien l'attraper, l'excuse que le nu est légitime pour l'œuvre. Pour ma part, une paire de fesses est avant tout une paire de fesses, et son impact sur quoi que ce soit me semble assez limité. Le nu n'est devenu qu'une réponse à une curiosité perverse, sans sens ni justification.

Certains feront un lien entre mes propos et l'hypersexualisation dont on parle tant, ou encore le culte du corps parfait, symbole du contrôle absolu de soi sur le monde. Qu'ils aient raison ou tort, là n'est pas mon point. Ce que je veux partager, c'est qu'il est beaucoup plus intéressant, efficace et probablement difficile de suggérer plutôt que de montrer.

Il est possible d'être vulnérable tout en étant habillé. L'amour n'oblige pas le toucher. Se libérer n'est pas synonyme de s'exhiber. Là où l'on souhaite que le nu conduise à l'évolution d'un état, il n'est en fait que l'exploitation du lien « voyeur/exhibitionniste », lien basé sur des pulsions primaires.

Je ne condamne pas l'utilisation du nu en soit, mais son utilisation inappropriée. Utilisé intelligemment, il peut produire de grandes choses. Autrement, il n'est qu'un argument de plus dans une réflexion monétaire. Les exemples foisonnent, vous en avez déjà probablement en tête. Cinéma, danse, théâtre, vidéoclip, etc. Beaucoup trop souvent, l'impact aurait été le même sans nu.

La nudité, c'est fragile, pur, personnel; c'est une merveille de la nature contre un monde métallique; c'est l'homme et la femme sublimes. Le corps est précieux, privé et magnifique: ne l'utilisons pas comme une marchandise.

le culte.

LE PLUS VULGAIRE
DES HOMMES
EST UN GRAND
ARTISTE
DÈS QU'IL MIME
SES MALHEURS.

ÉMILE-AUGUSTE CHARTIER



le culte.



AV
Remorquage a
RTI
Clients à l'intérieur
Minimum
940-2



IS
vos frais
seulement
\$66
2277

HEURES D'AFFAIRES

du lundi au vendredi	de 9h à 19h
le samedi	de 10h à 18h
le dimanche	de 11h à 17h
les jours fériés	de 10h à 18h

FAVORAMA

le culte.



LES AMIS DU CULTE.

Pour sa troisième année d'activité, la Troupe étudiante de théâtre de l'UQAM (la TETU) a du nouveau pour vous.

Joué, monté et produit par les étudiants de l'UQAM, le drame western Honey Pie de l'auteure Fanny Britt, mis en scène par Frédéric Moreau, sera présenté au Théâtre MainLine (3997, boul. St-Laurent) du 28 au 31 mars à 20h.

Dans les coulisses d'un bar de danseuses nues à Maniwaki, le quotidien fragile de femmes, à la fois excitantes et touchantes, se dévoile. Dans cet univers sombre, où le sexe et l'argent font la loi, les moments légers et loufoques se suivent et s'insèrent à même la vie des danseuses, unies par l'amitié et l'alcool. Chacune s'y retrouve pour des raisons bien particulières, mais presque toutes rêvent de partir et d'enfin quitter des jours qui se ressemblent. Parmi ces femmes, il y a la discrète Annie, appelée « Honey Pie », qui danse sur des hits fatigués des Beatles et dont le passé viendra tourmenter les habitudes du bar. En 14 jours, tout peut changer, et peut-être le « roc » que constitue ce bar sera ébranlé...

Les billets, au coût de 12\$, sont en vente au 514 849-3378.

Bon spectacle !



le culte.

LE GRAND MANITOU.

PAR CAROLINE CHAMPOUX

De prime abord, l'ensemble de son œuvre évoque l'horreur, le sang, le sexe, la violence; bref, le trash. Or, il s'avère que Patrick Senécal, derrière ses apparences de grand manitou québécois de l'horreur, se révèle être un écrivain hors pair pour pousser le lecteur à une réflexion profonde sur la nature de l'être humain.

En effet, derrière tout ce sang, il y a un sens. Suffit de lire son roman *Le Vide* pour comprendre. À travers une brique de plus de 650 pages, Senécal nous amène, au gré des scènes d'inceste, de viol, d'orgie et de meurtre, dans un questionnement profond sur l'homme face au pouvoir. Il traite de sujets quotidiens tels l'économie, la richesse ou la télé-réalité comme nul autre auteur ne le fait, en englobant le tout d'une histoire des plus tordues. Ses autres romans abondent dans ce sens, en présentant pour la plupart des quêtes identitaires manichéennes. Pensons au roman *Les sept jours du talion*, adapté au cinéma, où le personnage principal, pour se venger, torture l'agresseur et tueur de sa petite fille. La nuance entre le bien et le mal devient floue pour les personnages et même parfois pour le lecteur. Là réside le talent de Senécal : mettre le lecteur dans des situations inimaginables dans lesquelles il se remet en question quant au choix de l'issue qu'il aurait prise... Sans aucun doute, Senécal sait stimuler l'éros et le thanatos au fond de nous.

Or, jusqu'à quel point sommes-nous avides de cette pulsion de mort, cette tendance à l'horreur et au mal? Chiffres à l'appui, la littérature peut se vanter de tenir l'horreur au rang de ses meilleurs vendeurs. On n'a qu'à penser à Stephen King, dont la réputation n'est plus à prouver. Mais qu'en est-il du cinéma?

Certes, l'horreur est un genre très primé qui rapporte énormément de profits au sein de l'industrie cinématographique américaine. Or, peut-on en dire autant de l'industrie québécoise? Patrick Senécal, accompagné du réalisateur Podz, sont en quelque sorte les pionniers dans ce domaine. Avec trois de ses romans portés au grand écran et ayant récolté de bonnes critiques, il semble que le public québécois s'ouvre de plus en plus à ce style. Toutefois, il s'avère que les œuvres ayant été adaptées sont les plus « soft » de Senécal. Pourrions-nous un jour voir à l'écran les scènes de torture sexuelle du roman *Aliss*, ou bien les scènes violentes au caractère incestueux présentes dans *Le Vide*? À ce sujet, le projet de film *Aliss*, un genre d'*Alice au pays des merveilles* contemporain mélangeant drogue, sexe et violence, avait été entamé, mais a été abandonné suite au choix du producteur

qui refusait de laisser la censure rendre un reflet injuste du roman. Le Vide, quant à lui, est en cours de scénarisation. Parions que plusieurs passages seront omis lors de l'écriture du scénario.

Le risque pour les investisseurs est compréhensible: financer un film comportant des scènes pouvant choquer un vaste auditoire est certes dangereux, mais c'est la réflexion derrière ce débat qui intéresse. Où se situe la limite du tolérable pour l'auditeur et en quoi diffère-t-elle de celle du lecteur? D'ailleurs, pourquoi diffère-t-elle? Est-ce notre rapport au réel face aux images présentées? Patrick Senécal tâte actuellement ce terrain en présentant une web-série sur un de ses personnages fétiches, la Reine Rouge. Avec Reinerouge.tv, il prend le pouls de ses auditeurs quant à leur seuil de tolérance visuelle, en présentant des scènes assez violentes suscitant des questionnements troublants. Cette série expérimentale sera-t-elle la charnière permettant aux romans les plus trash d'être adaptés au grand écran? Ça reste à voir.

Chose certaine, nous sommes assurément plus troublés par ce que nous voyons que par ce que nous imaginons. Mais comment expliquer ce besoin qu'a l'humain d'être témoin de violence et d'horreur? Sans détenir réponse à tout, on peut avancer qu'il s'agit d'un besoin sain qui veille à l'équilibre puisqu'il permet à l'être de purger ses passions. La catharsis, en d'autres mots, la purgation des pulsions par le moyen de la représentation dramatique, pourrait expliquer ce besoin. Ainsi, nous exprimerions nos sombres désirs à travers les histoires tordues de Senécal. Donc en ce sens et contre toute attente, lire du Patrick Senécal serait bénéfique. C'est peut-être ce qui explique son succès monstre: des chiffres de ventes exemplaires, trois adaptations cinématographiques à ce jour et plus de cinq prix littéraires prestigieux.

le culte.

EFFRONTERIES DU DIMANCHE.

PAR VANESSA HÉBERT

Un dimanche après-midi, j'ai décidé, foulard au cou, de prendre de grands airs de pseudo-intellectuelle. J'avais eu l'idée audacieuse d'apprivoiser ce qui me torturait intellectuellement: l'art contemporain. Je me voyais parcourant les galeries d'un musée et me réconcilier avec les œuvres tordues qui m'ont toujours causé bien des maux de tête.

Mes intentions étaient bonnes, mais mon ouverture d'esprit en a pris un coup lorsque je suis arrivée au musée, devant une boîte de verre remplie de papier décheté. Une amie qui m'accompagnait s'est alors penchée vers moi et m'a dit une de ces vérités qui feraient grincer des dents toute la communauté artistique: «C'est un peu insultant de faire n'importe quoi et puis de le justifier avec le mot art.» Mon ouverture d'esprit l'aurait fusillée sur-le-champ, mais mon manque de connaissance en art ne pouvait qu'approuver ses dires.

Comme elle, plusieurs commentaires désobligeants m'ont traversé l'esprit au galop, mais j'ai dû les arrêter avant qu'ils ne sautent hors de ma bouche, par peur de passer pour une ignorante. Pourtant, je suis ignorante comme bien d'autres, au grand désespoir des artistes contemporains. Mais il faut bien faire sortir le méchant un jour; il faut bien les dire ces quelques effronteries du dimanche.

Devant une œuvre, je penche la tête d'un côté, puis de l'autre, pour finir complètement à l'envers. Peut-être que si j'ai du sang qui afflue en surabondance dans le cerveau, je vais comprendre. Barbeaux, bavures de couleurs psychédéliques et mélanges de formes me laissent sans mot.

- Je ne comprends pas. Si c'est ça de l'art, alors mon petit neveu de 5 ans est un artiste hors pair!

Animatrice de camp de jour avec de l'expérience derrière la cravate, j'en ai vu passer des bricolages douteux. Je croyais que j'avais tout vu: je n'avais rien vu encore. Je me sens incomprise par l'artiste qui me laisse sans point de repère. Ceci est un SOS lancé par une ouverture d'esprit qui se noie quelque part entre une peinture trop rouge et une sculpture neuve. Une explication serait de mise. Et une bouée serait appréciée... s.v.p?

Tordu, éventré, intensément coloré ou dépourvu de formes définies, je m'écartèle les neurones à trouver ce que ça pourrait bien être.

- C'est censé être quoi ce truc ?

Une chaise, un chien, un bébé... je n'en sais trop rien. Je regarde les gens autour de moi et je les imite pour me fondre au décor : je rajuste mon foulard, le place intelligemment sous le menton en hochant la tête de façon approbative. Cliché à fond, je me tourne vers la personne à ma droite et baragouine quelque chose du genre : « On sent l'émotion de l'artiste. C'est très profond, tellement émouvant... »

Les vrais amateurs d'art verront à travers mon jeu alors que ceux qui sont dans le même bateau que moi rajusteront leur foulard et placeront à leur tour un doigt sous leur menton en hochant la tête.

Entre deux salles d'exposition, j'entends parler des performances live dites « hardcore » : ces gens qui se donnent corps et âme à leur art, allant parfois jusqu'à perdre la vie.

- Est-ce que c'était vraiment nécessaire ?

La rumeur d'un homme qui court à travers un drap pour se retrouver empalé par des couteaux qui l'attendaient, à l'affût, et affûtés ; l'histoire d'un homme au MoMA, à New York, qui s'enferme dans une cellule tellement petite, puis se prend en photo pendant un an.

Je suis sidérée en entendant tout cela. Une partie de moi trouve cela beau d'être aussi passionné et l'autre, ridiculement inutile. Bien sûr, c'est un peu le même sentiment lorsqu'on me confronte à une sexualité exploitant les tabous sociaux qui me donne l'impression de dégouliner de l'œuvre à moi, créant un sillon de malaise, puis un fossé d'embarras pour finir avec un « ah... » qui s'enfuit d'entre mes lèvres. Je veux bien faire un pas vers l'art contemporain, mais si ce qu'il me donne en retour me semble être de la pornographie bizarroïde, ça peut devenir problématique. Lorsque « choquer pour choquer » semble être la devise, mon ouverture d'esprit se divise.

J'ai fini ma visite. Ce dimanche après-midi au musée n'a pas été synonyme de réconciliation avec l'art contemporain. Je pense même en être sortie avec plus de questionnements. Peut-être qu'un jour, j'arriverai à apprécier l'art contemporain pour ce que c'est. En attendant, je m'arme d'un livre d'histoire de l'art pour les nuls et j'étudie, juste pour voir si mon esprit peut s'ouvrir un peu plus grand. Juste un peu plus grand.

le culte.

CE QUE VOUS LISEZ

PAR ÉTIENNE GAGNON LALONDE

Faites attention à ce que vous lisez. Il est souvent très facile de se laisser bercer par de beaux mots, par de grands noms ou de savantes apparences. La diversification des sources reste primordiale, car trop souvent les auteurs font preuve de subjectivité liée à des intérêts économiques ou personnels. En ces temps où l'on parle de marchandisation de l'information et de l'éducation, une certaine rigueur est toujours de mise afin de ne pas se faire avoir par des raisonnements de fond de ruelle.

En partant du domaine de l'éducation, plusieurs considèrent l'école comme un lieu d'apprentissage unidirectionnel où l'enseignant donne sa matière à l'étudiant. On pourrait comparer cette idée à la cruche vide qu'on remplirait d'eau, donc de connaissances. Accepter cette réalité reviendrait à accepter que l'enseignant détient la vérité vraie, ce qui est plutôt rare. À moins d'en être à cette perfection utopique, c'est dans l'échange que se forment les idées. Le doute est ainsi de mise, et gagnerait à être popularisé davantage.

Ce serait donc dans la diversité de professeurs, d'approches pédagogiques, de connaissances et d'opinions qu'on en arrive à un tour d'horizon raisonnable. Il en va de même pour plusieurs autres sphères de notre environnement, même celles qui se veulent neutres et objectives.

Dans le domaine des médias écrits, on voit souvent une déformation de l'information selon le média d'où cette information provient. Un exemple assez évident serait, par exemple, le nombre de personnes présentes à une manifestation selon les organisateurs par rapport au chiffre présenté par les forces de l'ordre. On sait que le nombre peut varier de manière assez impressionnante selon la source et, malheureusement, souvent selon les intérêts de cette dernière. Les responsables de la manifestation gagneront à gonfler leurs chiffres pour donner importance à leur événement alors que la police présentera le total à la baisse afin de banaliser le tout. Les médias, devant normalement prêcher la neutralité, présenteront les deux nombres, à moins bien sûr qu'ils ne se sentent en meilleure position pour évaluer l'assistance.

Cependant, les médias se trouvent pris un paradoxe assez déprimant opposant leur mission à leur mode de financement.

De par sa raison d'être, un journal devra présenter les faits comme tels, sans les altérer, d'où sa théorique neutralité. Or, comme tout journal s'inscrit dans une logique économique, sa portée devient garante de sa survie. Pour des raisons simples liées aux revenus venant de la publicité et des abonnements, ce que personne ne lit ne pourra continuer à paraître très longtemps. Mais si sa survie découle de sa portée, de quoi sa portée découle-t-elle?

De son attrait. On lira parce qu'on aura envie de lire. Envie qui se base pour certains sur la qualité de l'information, sa pertinence. Envie qui se base pour d'autres sur la manière dont cette dernière est présentée (les beaux mots, les images, la couleur), sur le divertissement qu'elle offre.

Comme nous sommes tous humains, et comme nous avons tous un besoin criant de plaisir, de recherche de beauté et d'esthétisme, c'est plus souvent qu'autrement sur la base de cette envie ludique que nous faisons nos choix. Et donc n'importe quel média qui voudra faire mousser sa popularité n'aura qu'à jouer sur cet aspect pour aller rejoindre un plus grand nombre de personnes. C'est dans cette logique qu'on cherchera un contenant plus esthétique, plus beau, plus invitant; et un contenu plus divertissant, plus punché, plus subjectif. Car on aime les opinions tranchées, polémiques, loin des discours arides et nuancés.

On peut voir dans cette démonstration un bref aperçu du paysage québécois de l'information. D'un autre côté, pour le culturel, le mainstream est occupé par ce qui est le plus facilement accessible, et pas nécessairement le plus « recherché », sauf pour de rares exemples. Merci donc aux aides financières publiques et privées qui permettent aux créations de tous les horizons de se produire. Encore faut-il que les bailleurs de fonds n'interviennent pas trop dans le contenu qu'ils financent.

Toujours est-il que, comme le consommateur d'art se doit de rester critique envers ce qu'il voit, il en va de même pour le lecteur en recherche d'information. Dans un objectif de rigueur intellectuelle, le lecteur avisé gagnera à être attentif à ce qu'on lui communique et la manière dont le tout se fait. Un deuxième regard est souvent nécessaire, et une certaine diversification des sources est garante d'une opinion solide et bien fondée.

Et tout ça pour rappeler de faire attention à ce qu'on dit. En passant à côté de ce principe, on en arrive à un résultat bien simple : de la merde.



**UN PILIER
POUR LA RELÈVE MUSICALE
ET ARTISTIQUE!**

**SALLE DE SPECTACLE
LOCATION POUR ÉVÉNEMENTS
EXPOSITIONS
DEUX BARS
DJs
SOIRÉES THÉMATIQUES**

**OUVERT 7 JOURS
2031 RUE SAINT-DENIS
MONTRÉAL, QC
TEL.: 514-844-0738
BOOKING: 514-844-1301
WWW.CAFETCHAOS.QC.CA**



MOT DE LA FIN.

Et l'année se termine ainsi pour le Culte. On se donne donc rendez-vous l'an prochain avec une nouvelle équipe, de nouvelles idées, tout plein de beaux textes et de beaux mots comme alinéa ou coquelicot.

Permettons-nous un au revoir à une grande partie de l'équipe, les quelques pionniers d'énième génération qui tiennent la barre du Culte depuis 2010. On peut ici saluer bien bas Mmes Myriam, Geneviève, Dominique, Marie-Hélène et moi-même, si faire se peut. C'est grâce aux efforts et à la foi de cette équipe, en n'oubliant pas les membres qui restent l'an prochain, que vous tenez un aussi beau bout de papier entre les mains.

Pour ma part, je vous laisse sur Paysage, doux poème de Baudelaire chanté par Dédé Fortin. Et n'oubliez pas que sans la culture, on fait dur en tabarnouche...

Je veux, pour composer chastement mes églogues,
Coucher auprès du ciel, comme les astrologues,
Et, voisin des clochers écouter en rêvant
Leurs hymnes solennels emportés par le vent.

Les deux mains au menton, du haut de ma mansarde,
Je verrai l'atelier qui chante et qui bavarde;
Les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité,
Et les grands ciels qui font rêver d'éternité [...]

le culte.

IL Y A PEU DE
DIFFÉRENCE
ENTRE UN HOMME
ET UN AUTRE,
MAIS C'EST CETTE
DIFFÉRENCE
QUI EST TOUT

WILLIAM JAMES



